

Un récit édifiant

Adaptation par Eesha Sardesai

Au cours des années, Gurumayi a dispensé des enseignements et raconté de nombreuses histoires sur l'amour d'une mère pour son enfant et les responsabilités qui découlent de cet amour. Voici une des histoires que j'ai entendues Gurumayi raconter en satsang. Je l'ai adaptée pour le site Internet de la voie du Siddha Yoga en l'honneur de la fête des Mères 2021.

La lumière sur la place du village était douce, comme c'est le cas lorsque le jour approche de son terme et que le soleil est bas dans le ciel. Tout était silencieux – d'un silence étouffé qu'on pourrait qualifier de sinistre, marqué par la tension d'un évènement imminent. Lentement, l'homme avançait en traînant les pieds. Ses épaules étaient voûtées, s'affaissant sur elles-mêmes. De petits nuages de poussière s'élevaient autour de ses pieds quand il les avançait, de quelques centimètres à la fois, autant que le permettaient les lourdes chaînes qui les encerclaient.

Ses mains aussi étaient ligotées, la chaîne des menottes tenue serrée par le garde robuste à la mâchoire carrée qui se tenait à sa droite. À sa gauche, il y avait un autre garde et un troisième derrière, prêt à le bousculer, lui donner un coup de pied ou le pousser en avant s'il s'attardait trop à un endroit. L'homme, qui avait gardé les yeux fixés sur le sol, sur les cailloux gris mêlés à un sable tout aussi gris, les levait maintenant. Une foule s'était rassemblée – une grande foule, une masse de gens alignés qui le regardaient. Certains se tordaient le cou pour mieux le voir. L'homme passa devant eux avec une expression impassible, un regard apathique, résigné, comme déjà mort.

Les gens dans la foule se mirent à murmurer. Quel changement la destinée semblait avoir opéré ! Cette personne aux mains et aux pieds attachés, aux cheveux emmêlés et au visage couvert de crasse, était-ce *bien* l'homme charismatique qui avait vécu toutes ces années parmi eux ? L'homme que tout le monde adorait et qui intriguait tout le monde – l'homme qui les séduisait tous depuis qu'il était petit garçon ?

Il était tellement beau, tellement charmant ; ses manières étaient impeccables. Et quand il leur faisait ce sourire un peu filou, espiègle – toujours au moment où ils s’y attendaient le moins – ils ne pouvaient s’empêcher de vouloir le connaître, l’aider, lui faire confiance.

Le soleil baissait dans le ciel, et l’homme avançait en traînant les pieds. Le gibet n’était plus très loin maintenant. Sous ses yeux les spectateurs se mélangeaient en une image floue et terne : l’homme avec une canne, l’enfant édenté, la femme aux boucles d’un gris acier et aux lèvres tremblantes...

Il y eut un bruit métallique lorsque l’homme s’arrêta brusquement. Dans quelque espace obscur tout au fond de ses yeux, une lumière vacillante sembla s’allumer – et brûler. Il se tourna vers les gardes qui le regardèrent d’un air interrogatif.

« Attendez, dit l’homme d’une voix soudainement intense, j’ai un dernier vœu avant que vous me conduisiez à la mort. » Il fit une pause et continua d’un ton plus modéré : « Il y a quelqu’un dans cette foule à qui j’aimerais transmettre un message. Auriez-vous l’amabilité de m’accorder ce vœu ? »

Les gardes se regardèrent, se concertant silencieusement. Puis ils se retournèrent vers le prisonnier et opinèrent de la tête.

« Je vous en suis très reconnaissant. »

L’homme se traîna alors dans la foule, suivi de près par les gardes qui le tenaient en laisse. Il se déplaçait avec une énergie nouvelle – avec hâte, même – jusqu’à ce qu’il se trouve face à la femme aux cheveux gris qu’il avait entraperçue quelques instants plus tôt.

De près, il put voir que cette femme pleurait. Ses yeux grands ouverts étaient humides et son visage couvert de larmes. Quand il s’arrêta devant elle, sa tête la dépassant d’au moins trente centimètres, elle ouvrit la bouche pour parler. Mais tout ce qui en sortit fut un hoquet grinçant.

L'homme se pencha vers elle, dans un mouvement si progressif, si infinitésimal, qu'on aurait dit un ralenti. Son visage effleura presque celui de la femme, et pendant une seconde on aurait dit qu'il allait l'embrasser sur la joue. Mais soudain les coins de sa bouche se relevèrent en une sorte de grimace, il montra les dents, et...

Crac !

La femme cria et fit un bond en arrière, se tenant l'oreille d'où coulait du sang rouge et frais qui ruisselait sur le côté de son visage.

« Pour-pour-quoi as-tu fait ça ? » demanda-t-elle. Sa voix tremblait de douleur, de confusion, d'incrédulité. « T-tu m'as arraché le lobe de l'oreille ! »

Pour toute réponse, l'homme cracha par terre devant elle.

« Mère » gronda-t-il d'une voix grave et menaçante. Son visage se tordait de dégoût.

La femme hocha timidement la tête.

« Mère, répéta l'homme. Dis-moi, pourquoi m'emmène-t-on à la mort aujourd'hui ? »

La femme – la mère de cet homme – ouvrit à nouveau la bouche pour parler. À nouveau, rien ne sortit. Elle serra son oreille en sang en claquant des dents tandis que de nouvelles larmes inondaient son visage.

« Réponds, dit l'homme de la même voix inflexible. On ne va pas m'accorder beaucoup de temps.

– P-parce que, bégaya-t-elle finalement, on dit que tu as volé des gens ! Mon cher fils, on dit que tu as tué des gens ! J-je n'arrive pas à le croire, et pourtant... » Elle laissa la phrase en suspens tandis que le sang continuait à couler le long de sa main.

« Tu n’y arrives pas ? dit l’homme calmement. Tu n’arrives pas à le croire ? Dans ce cas, ma mère, permets-moi de te rafraîchir la mémoire. Remontons le temps, hein, jusqu’à l’époque où j’étais un petit garçon et où j’aimais faucher des choses aux gens.

– Mais c’étaient des bricoles ! s’exclama sa mère. Des jouets et des babioles. Et tu étais si petit, encore un bébé – et oh, si gentil, aussi – et personne ne se plaignait si tu lui prenais ceci ou cela.

Et quand j’étais un peu plus âgé et que j’allais à l’école ? Tu te rappelles comment j’ai commencé à prendre les affaires des autres élèves de la classe ? Tu te rappelles que j’en faisais un jeu et que je volais de plus en plus, de plus en plus ?

– Oui, mais –

– Et qu’est-ce que tu disais alors ? demanda l’homme. Tu riais et me disais que j’étais très malin. Tu disais que j’étais ton petit garçon parfait et que rien n’y changerait.

– Tu étais seulement curieux du monde ! Tu t’exprimais ! dit sa mère. Et tu étais encore si jeune.

– Et quand j’ai encore grandi et que je suis devenu vraiment doué pour voler des choses, et que cela m’amusait encore plus ? Je faisais glisser un collier du cou d’une femme. Je saisissais la bourse d’un pauvre vieillard directement dans sa poche. J’escroquais de l’argent à n’importe qui et à tout le monde. Et quand je pensais qu’ils allaient me poursuivre ou m’attraper, je savais comment m’en débarrasser. Qu’est-ce que tu me disais, alors ?

– Je ne sais pas pourquoi tu fais ça, dit sa mère avec désespoir. Je ne sais pas ce que tu cherches à prouver. Je t’ai simplement toujours dit à quel point je t’aimais.

– Oui, dit l’homme avec une satisfaction triste. C’est vrai. C’est tout ce que tu m’as toujours dit. C’est tout ce que tu m’as toujours dit quand je grandissais.

Tu es merveilleux. Tu es special. Tu es formidable. Tu es fantastique. Tout ce que tu fais n y changera jamais rien. Tu es mon fils adoré. Je t'aime, je t'aime, je t'aime TANT.

La voix de l'homme résonna sur la place du village. Il y eut un bruit sourd venant de la direction d'un arbre voisin alors que deux corbeaux surpris s'envolaient.

Et tu sais quoi, mère ? dit l'homme, revenant à un chuchotement. « J'y ai cru ! J'ai cru chaque mot que tu as dit. Dis-moi, si c'est ce que tu m'as dit jour après jour, peu importe ce que j'ai fait, comment étais-je supposé apprendre à reconnaître le bien du mal ?

Ne pleure pas, maintenant, mère, continua l'homme. C'est le lit que tu m'as préparé. C'est la destinée que tu m'as forgée. Tes compliments ont littéralement été ma mort. Alors, continue. Continue avec les compliments. Dis-moi que tout ce que je fais est formidable. Dis-moi que je ne peux rien faire de mal. Montre-moi cet amour dont tu parles. »

Avec un dernier regard réprobateur à sa mère, l'homme se mit en marche vers le gibet. Le soleil s'était presque fondu dans la ligne d'horizon, une teinte rouge sang commençait à se répandre dans le ciel orange. La foule huait. Quelque part dans cette mer de gens, il y eut un sanglot étouffé.

